

La seconde raison pour laquelle nous n'exposons que la nécessité du pain, c'est de nous donner la leçon de réduire, autant que possible, les besoins toujours trop nombreux de l'existence matérielle, de ne pas céder aux exigences déréglées de la nature qui ne dit jamais que c'est assez pour le luxe des parures, pour la somptuosité des habitations, pour la recherche de la nourriture, pour la durée du sommeil; en un mot, pour le contentement des appétits sensuels, qui amollissent l'âme, qui la rendent incapable de supporter courageusement et dignement le poids des contrariétés, des mécomptes, des déceptions, des épreuves quelconques, et qui font baisser ainsi le niveau de la moralité publique. Oui, ces sensualités de tous genres altèrent la pureté, troublent la sérénité de l'atmosphère sociale, et remplissent de miasmes contagieux

l'air qu'on y respire. C'est pour protester contre ces sensualités et leurs effets désastreux, que Notre-Seigneur ne nous fait exprimer que la nécessité du pain et seulement du pain de chaque jour.

Cette protestation est bien nécessaire pour le soulagement du pauvre, dont les sensualités ne s'occupent guère. Sa rencontre leur est pénible; elles ne peuvent entendre sa plainte lorsqu'elle leur est apportée par quelque écho d'une association charitable. Elles disent que cette plainte est exagérée, mensongère, qu'elle est le cri de la fainéantise, qu'on devrait l'obliger à se taire et y employer au besoin la prison. C'est là toute leur générosité en faveur du pauvre, et c'est naturel en même temps que monstrueux. Comment voudriez-vous que les sensualités qui n'ont jamais pour elles-mêmes ni assez de temps, ni assez d'or, trouvassent quel-

ques minutes et quelques centimes pour le pauvre? C'est leur demander l'impossible. Elles s'amuse, ruinent leur famille ou celle des autres, entassent dettes sur dettes, s'irritent quand on leur en demande le paiement, et ne l'accordent qu'à des obsessions réitérées. Vous avez ainsi l'explication du mystère qui se rencontre fréquemment dans la pratique de la charité. Comment se fait-il que la grande fortune ne donne pas du tout à l'indigence, ou donne peu et mal, avec humeur et récrimination? et qu'au contraire la fortune médiocre et même le simple travail donne volontiers, beaucoup, toujours avec bonne grâce, quelquefois remerciant de la demande qu'on lui a faite, s'excusant de ne pas y répondre plus largement? La sensualité n'économise jamais, elle est prodigue pour tout ce qui la concerne et d'une avarice impitoyable pour tout ce qui ne

la concerne pas. Les sentiments et les habitudes de la médiocrité sont tout à fait différents.

Notre Père, donnez-nous le pain de chaque jour : donnez-le au riche, qu'il ne soit jamais déçu en la certitude, qui le réjouit, de l'avoir toujours; donnez-le au pauvre, qu'il ne lui coûte ni trop de sollicitations, ni trop d'humiliations; donnez-le à l'ouvrier, que le travail ne manque jamais à ses bras, ni ses bras au travail; donnez-le au vieillard infirme, à la veuve, à l'orphelin; donnez plus de pain où il y a plus de besoins; donnez plus de force à qui doit supporter plus de fatigue; plus de courage à qui doit braver plus de périls; donnez à tous vos enfants, qui sont nos frères, les ressources de l'existence dans la mesure où elle les réclame; qu'il ne s'en trouve pas un seul n'ayant pour se couvrir que des haillons, pour se sus-

tenter qu'une nourriture insuffisante et mauvaise, pour habiter qu'un réduit malsain, privé d'air et de lumière. Donnez aux conducteurs de vos peuples de salutaires inspirations, qui leur fassent concevoir, et établir de plus en plus un juste rapport, une raisonnable équation entre la peine et le gain, entre le gain et la nécessité, entre le temps que le travail consomme et le temps que l'instruction réclame!

Considérons maintenant les nécessités de l'existence de l'âme.

SECOND POINT.

Au sujet des nécessités de l'âme, il faut considérer quel est son pain; qu'il lui est donné par Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de quelle manière il le lui donne.

Quel est le pain de l'âme? Il est de

même nature qu'elle. Ce n'est pas un pain grossier, mais un pain immatériel. Aussi bien l'âme est intelligence, sensibilité et activité: en d'autres termes elle est puissance de connaître, puissance d'aimer, puissance d'agir. Mais l'objet de cette connaissance, de cet amour, de cette activité, c'est sans aucun doute la vérité: de même que l'œil, faculté de voir; l'oreille, faculté d'entendre; le toucher, faculté de saisir la matière, ont pour objet le vrai dans l'ordre des sens et dans le monde des corps. Aussi, quand nous demandons le pain de l'âme, nous ne demandons pas qu'elle connaisse, qu'elle aime et qu'elle agisse, elle le fait naturellement; mais nous demandons qu'elle connaisse, qu'elle aime, qu'elle opère la vérité.

Les hommes peuvent se disputer entre eux sur le fait de l'existence de la vérité, dans tel ou tel système de doctrine; mais

que la vérité soit le pain de l'âme, ils le confessent tous. Voilà pourquoi, lorsqu'un révélateur ou un voyant se présente, ils sont avides de l'écouter comme autrefois les Athéniens à l'égard de S. Paul, et ils déclarent sans hésiter que la somme de la vérité connue est la mesure de la félicité privée et publique, le bonheur n'étant pas autre chose que la vérité mise en pratique, et le malheur, l'erreur réalisée. Pour être convaincu de ces assertions, il suffit de définir la vérité. Qu'est-elle ? La pensée de Dieu. N'est-il pas évident alors qu'elle est le principe de tout le bonheur ? Est-ce que Dieu, qui est bon, peut penser et vouloir autre chose que le bien-être de ses créatures ? Or, nous l'avons déjà dit, la pensée de Dieu, la vérité, le pain de l'âme, où se trouve-t-il ? C'est Jésus-Christ lui-même. Il l'a déclaré, et déclaré souvent : Je suis la

vérité. Personne avant lui, ni depuis, n'a osé s'attribuer une pareille grandeur.

Des hommes se sont rencontrés et il s'en rencontre qui se disaient et qui se disent les organes de la vérité. Mais il n'y a que Jésus-Christ qui ait dit au monde : Je suis la vérité. Certes, il n'a pas donné cette affirmation sans la soutenir par des preuves irréfragables, par la sublimité de sa doctrine, par la beauté de sa morale, par la splendeur de ses vertus, par l'élévation de son caractère, par la grandeur de sa vie et de sa mort, où tout est merveilleux, d'un modèle autant impossible qu'inconnu à la terre, et par l'éclat de ses prodiges. N'en rappelons qu'un seul en ce moment, la conquête du monde et le maintien de cette conquête. Qui oserait le nier ? le monde n'appartient à personne, ou il appartient au Christ pour

la croyance et pour la morale. Ceux-mêmes, qui n'avoueraient pas qu'ils relèvent de lui sous ce double rapport, en relèvent pourtant; aussi bien, ce qu'ils disent de raisonnable et ce qu'ils font de vertueux, ils l'ont reçu de son école; d'abord par les leçons de leur mère chrétienne et ensuite par les enseignements de l'Eglise. Jésus-Christ est pour ainsi dire la moelle de leur âme dans ce qu'elle pense et fait de bien. Toute la végétation morale vient de lui.

Fouillez dans l'action bonne que vous voudrez, vous y trouverez au fond, comme principe et auteur, l'adorable Maître. Il est dans le triomphe de l'esprit sur la chair; il est dans le respect du droit d'autrui lorsqu'on pourrait le violer avec avantage et impunément; il est dans la modestie qui voile ses mérites au lieu de les étaler par ostentation; il est dans la pitié pour toutes les souffrances, dans l'immo-

lation de soi-même au prochain; il est dans le cœur de la jeune fille qui quitte sa famille, qui sacrifie son bien-être présent et son bien-être à venir, et qui dans une école, dans un hôpital, dans un refuge, s'enchaîne à l'enfant pour l'instruire, à l'indigent pour le secourir, au vieillard pour le consoler, au blessé pour le soigner, au malade pour le soulager, au moribond pour l'assister, au mort pour l'ensevelir. Jésus-Christ est dans le cœur de cette autre jeune fille enfermée au sein d'un cloître, où elle prie, où elle se mortifie, où elle s'immole à la place et au profit de tant d'aveugles qui ne cessent de multiplier leurs désordres sans songer à l'expiation d'un seul. Gardons-nous de condamner ce dévouement; il détourne de dessus la tête des coupables les coups de la justice de Dieu, qu'ils n'irritent que trop par une vie sans règle et sans retenue.

Oui, Notre-Seigneur est le pain del'âme; il le disait en même temps qu'il se déclarait la vérité. Voici sa parole : « *Ego sum panis* : Je suis le pain. Celui qui vient à moi, n'aura jamais faim. » Il est la nourriture des intelligences et des consciences, qui n'ont rien en dehors de lui pour se sustenter ; elles demeurent alors la proie de la négation ou du doute; mais tout cela c'est absence de nourriture. Est-ce que l'âme peut vivre de la négation qui n'est rien, et du doute qui est moins qu'une apparence? Encore une fois, il n'y a pour l'âme d'autre pain que Notre-Seigneur. Il ne s'est pas proposé de nourrir l'homme des faits du monde matériel qu'il a laissé à ses investigations, ne lui révélant que ce qu'il jugeait bon de lui en manifester. Mais il lui a donné le pain dont il avait besoin par-dessus tout et avant tout : la connaissance de lui-même, de sa nature,

de son origine, de sa destinée présente et future, de tout ce qu'il lui importait de savoir, de tout ce qui devait l'éclairer, le gouverner, et par conséquent le faire vivre.

Or, ce pain, cette vérité, cette pensée de Dieu, Notre-Seigneur le donne à l'homme soit par des intermédiaires, soit directement. Plaçons tout de suite la question sous une vue générale. Depuis la création de l'homme, la table de la vérité a été dressée devant lui; cette table est devenue vaste comme le monde, permanente comme la durée; le service y fut fait d'abord par Dieu lui-même, ensuite par les Anges, par les Patriarches, par les Prophètes, et enfin par le Verbe éternel, qui se rendit visible en unissant sa nature à la nôtre dans son adorable personne. A toutes les époques jusqu'à sa venue, il a donné à l'homme le pain de la vérité ; depuis son Ascension au ciel, il le lui donne par le ministère

sacerdotal qu'il s'est choisi comme son instrument, qu'il préserve de l'erreur, et qui, partout où il parle, s'empresse d'élever le temple de la prière, l'école de l'instruction et l'hospice du soulagement.

Sur cette table, pour la nourriture intellectuelle et morale de l'homme, se trouvent servis les saintes Écritures, les oracles de l'Eglise, les ouvrages de tous les docteurs qui reçoivent, et de ceux qui peuvent recevoir encore d'abondantes lumières pour l'interprétation des choses sacrées et divines. Les âmes qui se nourrissent à cette table gardent leur santé, à plus forte raison leur vie, au milieu de tant d'occasions de perdre l'une et l'autre. Elles ne sont ni malades, ni infirmes; d'ailleurs elles se délivrent vite de toutes les atteintes qu'elles pourraient recevoir dans leur constitution; sa vigueur rend facile et prompt leur guérison. Les âmes,

au contraire, qui ne se nourrissent pas à la table de notre Sauveur, ont cessé de vivre depuis longtemps. Ce n'est pas seulement la défaillance qui les accable, mais l'extinction de toute vie morale; elles ne sont pas malades seulement, elles sont mortes.

Elevons-nous de cette table à une table plus auguste; élevons-nous de la parole de Notre-Seigneur, distribuée par ses ministres, à sa personne elle-même, qu'ils ont la fonction de dispenser à l'homme. L'époque annuelle est venue pour lui de recevoir cet aliment sacré, source immense de la vie spirituelle, sacrement ineffable, union substantielle et prodigieuse de Dieu avec sa créature. Si devant ce mystère la raison de l'homme se trouble quelquefois, elle a pour se rassurer le mystère lui-même. Etant inconcevable, c'est bien la preuve sans réplique qu'il n'est pas une œuvre